

# Jean Paul II, vingt-cinq ans de pontificat

● ● ● **Rik De Gendt,**  
journaliste, Bruxelles

« N'ayez pas peur. » Ainsi se présenta Karol Wojtyła, ce soir du lundi 16 octobre 1978, quand il apparut publiquement pour la première fois en tant que Jean Paul II, le nouveau pape, au balcon de la basilique Saint-Pierre. Sa voix était ferme. Son élection était une surprise. Peu de gens alors connaissaient l'archevêque de Cracovie, ce Polonais de 58 ans, 263<sup>e</sup> pape de l'Eglise catholique, premier pape non-italien depuis 1522 et premier pape slave.

A partir de ce jour-là, la vie de l'Eglise et pour une bonne partie aussi l'actualité mondiale ont été fortement influencées par sa personnalité puissante. Sur le plan mondial, il s'est défini comme un défenseur fervent des droits de l'homme, de la dignité de la personne humaine, de la réconciliation et de la paix. Sur le plan de l'Eglise, dans un réflexe restaurateur de nouvelle évangélisation, il ne s'est épargné ni peines ni kilomètres pour renforcer la foi des fidèles, resserrer leurs rangs et retrouver l'unité des croyants. Toujours sous la tutelle de la sainte Vierge.

Dès le début de son pontificat, les voyages apostoliques ont formé une part importante de la manière dont Jean Paul II exerce sa mission. Plus de cent fois il a quitté l'Italie, pour se rendre dans cent

trente pays, avec une certaine préférence pour l'Afrique et, évidemment, pour la Pologne. En tant que pape, il a visité dix fois le continent noir et il s'est rendu neuf fois dans son pays natal. Il a mis trois fois les pieds en Suisse : le 15 juin 1982, pour une visite aux Nations Unies, à Genève ; en juin 1984, pour une tournée de six jours ; et en septembre 1985, pour se rendre au Liechtenstein. Il compte revenir en Suisse l'année prochaine, les 5 et 6 juin 2004, pour participer à une réunion nationale de jeunes à Berne.

« Le pape voyage pour annoncer l'Evangile, pour confirmer ses frères dans la foi, pour consolider l'Eglise, pour rencontrer l'homme », expliqua-t-il un jour à une curie romaine pas toujours convaincue, au début, par toutes ces absences. Il précisa même plusieurs fois que le successeur de Pierre doit également être l'héritier de Paul, le pèlerin.

Des rencontres avec des jeunes et avec des représentants d'autres Eglises et religions sont des points culminants de toute visite papale. Jean Paul II donne alors le meilleur de lui-même. Sa prière au mur des Lamentations de Jérusalem, en mars 2000, sa rencontre avec les leaders grec-orthodoxes à Athènes et sa visite à la grande mosquée des

*Depuis un quart de siècle, Jean Paul II mène l'Eglise catholique. Ses idées et sa façon d'agir ont été contestées plus d'une fois. Sur le plan social, il est souvent progressiste, même révolutionnaire ; sur le plan dogmatique, il se montre conservateur ; mais en tout il est, et il veut le rester « jusqu'à son dernier soupir », inébranlablement fidèle à sa mission de pasteur. Le monde entier est sa paroisse.*

## église

Omeyyades à Damas, en avril 2001, restent des images frappantes qui démontrent ses soucis œcuméniques et interreligieux. L'attirance qu'il exerce sur de grands groupes de jeunes, comme pendant les Journées mondiales de la jeunesse - à Rome en 2000 ou à Toronto en 2002 - continue à étonner beaucoup de gens.

Parmi les pays placés comme prioritaires sur sa liste de desiderata, on trouve certainement la Russie et la Chine. Jean Paul II espérait pouvoir faire escale en Russie à l'occasion de sa visite en Mongolie, pays voisin, en août de cette année ; mais le voyage fut annulé. Sa proposition de rendre la fameuse icône de Kazan n'a pas non plus été bien accueillie par les leaders orthodoxes russes.<sup>1</sup> De leur côté, les relations du Vatican avec la Chine restent tendues, surtout depuis la béatification de 120 martyrs chinois, le 1<sup>er</sup> octobre 2000.

Alors que le Concile Vatican II (1962-65) mettait l'accent sur une Eglise peuple de Dieu, où chacun porte sa responsabilité et où tous sont coresponsables et partenaires, la figure de Jean Paul II a fait renaître l'image d'une

Eglise dirigée depuis Rome par un leader robuste et sûr de soi, qui se considère comme le signe d'une ferme unité et ne supporte pas, ou peu, ses atteintes. En dépit de la faiblesse de sa santé depuis quelques années, Jean Paul II se conduit encore et toujours comme le seul chef, qui porte avec peine sa lourde mission.

## Gardien de la foi et de l'Eglise

Sa tendance à tenir tout en main a reçu un accueil favorable à la curie romaine. Ce centralisme renforcé s'est particulièrement affirmé dans sa politique de nomination des évêques : peu de fois, ou jamais même, Rome n'a tenu compte des propositions ou des besoins des Eglises locales. De plus, et surtout, il s'est trouvé bien des candidats à l'épiscopat pour considérer la soumission à l'autorité centrale plus importante qu'une autonomie relative des communautés qui leur sont confiées. Ces interventions d'en haut - en Hollande, en Belgique, en Autriche et aussi en Suisse - ont causé des mécontentements croissants à la base.

Jamais un pape n'a rédigé tant de documents et décrété autant de directives que Jean Paul II. En plus de ses quatorze encycliques, il a écrit des centaines de lettres et il a tenu quelques milliers de discours et d'homélies. La pureté du mes-

Juin 1980, 1<sup>er</sup> voyage du pape en France.



1 • Voir **Robert Hotz**, *Moscou - Vatican : refroidissement et frustration*, in « choisir » n° 523/524, juillet-août 2003, pp. 18-20 (n.d.l.r.).

sage de la foi et de la doctrine de l'Eglise ainsi que la prédication de l'Evangile sont toujours parmi ses grands soucis.

Sur le plan doctrinal, il laisse peu d'espace. La Congrégation pour la doctrine de la foi du cardinal Joseph Ratzinger, presque omniprésente, veille au maintien et à l'interprétation stricte des positions dogmatiques et morales traditionnelles de l'Eglise. Des théologiens latino-américains de la libération ont été bâillonnés. Des universités nord-américaines et européennes ont reçu des restrictions au sujet de leurs recherches et leurs théologiens trop « libres-penseurs » durent abandonner leur enseignement.

L'appel de Jean Paul II à une « nouvelle évangélisation » (lancé pour la première fois lors de sa visite en Belgique, en mai 1985) se voulait être une mobilisation générale pour redonner, dans un monde sécularisé, une identité visible à l'Eglise. L'organisation de grandes réunions de fidèles, comme durant l'Année Jubilaire de 2000 à Rome, poursuit le même but.

Depuis la fin 1992, le *Catéchisme de l'Eglise catholique* doit aider à brider toute irrégularité. En 1983, un *Code de droit canon* renouvelé a remplacé celui de 1917. Plus d'une fois Jean Paul II a affirmé que la position de *Humanae vitae* de son prédécesseur Paul VI n'était plus à discuter. Il a résumé la doctrine traditionnelle dans *Splendor veritatis*, en octobre 1993. Le document le plus contesté, aussi à l'intérieur de l'Eglise, a été publié en mai 1994 : la lettre apostolique *Ordinatio sacerdotalis* a mis fin, de manière autoritaire et définitive, à toute discussion à propos de la possibilité d'ordonner des femmes prêtres.

Tous ces efforts pour resserrer les rangs n'ont pas empêché la réalisation d'un schisme d'intégristes, ni que des mouvements nouveaux dans l'Eglise obtien-

nent le droit à l'existence et à la jouissance d'un statut d'indépendance inouïe, ni qu'à divers endroits et dans des domaines différents le contact entre la hiérarchie et la base soit presque totalement rompu. De nombreuses jeunes Eglises d'Amérique latine, d'Afrique et d'Asie rongent, de plus en plus explicitement, le monopole du pouvoir des Eglises de la vieille Europe ; elles prennent résolument de l'ascendant.

L'œcuménisme et l'interreligieux sont néanmoins des domaines où une certaine ouverture reste possible. Jean Paul II a échangé en Allemagne des points de vue avec des évêques luthériens, il a prié avec l'archevêque anglican de Canterbury, il a visité la synagogue juive de Rome, il reste vivement préoccupé par les tensions entre orthodoxes et catholiques et il n'hésite pas, au cours de ses voyages, à s'adresser à des grandes foules de musulmans.

La déclaration *Dominus Jesus* sur l'unicité du salut dans l'Eglise catholique, rendue inopinément publique en septembre 2000, a pourtant ramené le rapprochement œcuménique à plus de dix ans en arrière.

## Apôtre de la paix

Radical lorsqu'il défend le dogme et la tradition, Jean Paul II l'est aussi dans ses prises de position sociales et dans son engagement pour les droits de l'homme et pour la paix. Il en est unanimement apprécié et reconnu, dans l'Eglise et en dehors de l'Eglise.

Comme aucun de ses prédécesseurs, il évoque dans ses documents et ses discours publics, ainsi qu'à travers les canaux diplomatiques du Saint-Siège, les grands thèmes humains de paix et de justice. C'est dans son encyclique sur la sollicitude sociale de l'Eglise, *Sollicitudo*

*socialis*, parue au printemps de 1988, qu'il le fit le plus explicitement. En septembre 1981, *Laborem exercens*, sur le travail, avait déjà affiché cette orientation. Et il a résumé en 1991, une fois encore, tout l'enseignement social de l'Eglise dans l'encyclique du centenaire, *Centesimus annus*.

Le 27 octobre 1986, il réussit à rassembler à Assise cent trente leaders, de douze religions du monde, pour une journée de prière et de témoignage pour la paix et la réconciliation. Il a répété son initiative avec succès le 24 janvier 2002. Sans aucun doute, Karol Wojtyła a vu dans son élection comme pape une mission providentielle - presque polonaise-messianique - pour rattacher plus étroitement l'Europe centrale et orientale, communiste, à la tradition chrétienne et à l'Eglise. Le fait de proclamer, à côté de saint Benoît, les apôtres slaves Cyrille et Méthode comme « patrons de l'Europe, le continent à deux poumons », était déjà un premier signe. L'accueil du leader soviétique Mikhaïl Gorbatchev au Vatican, le 1<sup>er</sup> décembre 1989, scella le succès de ses tentatives de rapprochement et contribua à la décomposition du communisme.

Innombrables sont les interventions papales pour mettre fin à l'un ou l'autre conflit sanglant ou violent. A maintes reprises, Jean Paul II a ordonné à ses diplomates de servir d'intermédiaires au Liban, pendant la guerre au Kosovo ou récemment dans le conflit israélo-palestinien. Après les attaques terroristes du 11 septembre 2001 sur New York et Washington, il fut l'un des premiers à s'élever contre la tentation d'une vengeance aveugle ou de représailles irréfléchies qui toucheraient des victimes innocentes. Il mettait aussi en garde contre la confusion entre terrorisme et islam. Et au début de cette année, il s'est fortement opposé, jus-

qu'au dernier moment, à une guerre contre l'Irak.

## Jusqu'à son dernier soupir

Pendant de longues années, le pape Jean Paul II a pu se prévaloir d'une santé de fer. Il a parfaitement surmonté l'attentat commis sur sa personne par le Turc Ali Agça, le 13 mai 1981, sur la place Saint-Pierre à Rome. Il a joui de ses vacances de ski ou à la montagne. Mais à 83 ans, il est devenu un homme vieux, à la santé fragile. Il l'avoue lui-même. Cependant il ne compte nullement démissionner. « Un pape retraité n'existe pas dans l'Eglise catholique », a-t-il dit une fois à l'un des ses médecins. Et en août 2002, lors de sa « visite d'adieu » en Pologne, il a demandé : « Priez Dieu que je garde assez de force de corps et d'esprit pour accomplir ma mission jusqu'au dernier bout. »

**R. D. G.**

## Jean Paul II et les jésuites

Au début des années 80, il était de notoriété publique que Jean Paul II n'était pas tellement satisfait des prises de position du Père Pedro Arrupe, alors supérieur général de la Compagnie de Jésus. Sous son inspiration prophétique, la Congrégation générale de 1975 s'était engagée à être solidaire avec les opprimés et les déshérités partout dans le monde. Elle proclamait que « le service de la foi implique de façon indissociable la promotion de la justice ». Une telle « mission » paraissait un peu trop gauchiste, même marxiste, et répugnait au pape qui avait vécu pendant un demi-siècle sous la dictature du communisme.

Aussi quand Pedro Arrupe fut victime d'une hémorragie cérébrale, en août 1981, Jean Paul II intervint d'une manière surprenante et hautement inhabituelle. Il s'appropriait la gestion de la Compagnie et nomma son confesseur, le Père Paolo Dezza, âgé de quarante-vingts ans, comme son délégué personnel, chargé de préparer une congrégation générale qui élirait le nouveau supérieur général des jésuites. Le Vatican encouragea alors, discrètement bien entendu, la candidature du Père Giuseppe Pittau. Mais c'est finalement le Père Kolvenbach, recteur du Collège oriental à Rome, qui fut élu. G. Pittau devenant l'un de ses quatre conseillers.

Il est aujourd'hui archevêque et secrétaire de la Congrégation pour l'enseignement catholique. Quant au Père Dezza, il est devenu cardinal et a quitté ses anciennes fonctions.

L'aversion de Jean Paul II pour tout ce qui « sentait » le marxisme suscita aussi des problèmes aux théologiens de la libération, surtout en Amérique latine. Tout le monde se souvient de l'incident de mars 1983 : Jean Paul II, alors en visite au Nicaragua, réprimait du doigt devant les caméras de télévision le prêtre et poète nicaraguayen Ernesto Cardenal, ministre de la culture du gouvernement sandiniste... Quand un an plus tard son frère, le jésuite Fernando Cardenal, aumônier de la jeunesse sandiniste au moment de la visite papale, devint ministre de l'éducation, il fut obligé, sous pression du Vatican, de quitter la Compagnie, quoique ses supérieurs locaux lui permirent de continuer à vivre dans la résidence jésuite Bosque de Altamira de Managua. En 1995, Fernando rompit avec les sandinistes et, un an plus tard, il réintégra la Compagnie, après avoir fait de nouveau son noviciat. Il est à présent le coordinateur national de Fe y Alegria.<sup>1</sup>

**Rick De Gendt**

*Un des mérites du Père Peter-Hans Kolvenbach, supérieur général de la Compagnie de Jésus depuis 1983, est sans doute d'avoir su arrondir les angles avec le Vatican et désarmer la méfiance presque innée que le Saint-Siège éprouvait à l'égard des jésuites.*

1 • La Fédération internationale de Fe y Alegria est un mouvement pour l'éducation populaire et la promotion sociale, fondé en 1954, à Caracas, par le jésuite José María Vélaz (n.d.l.r.).